Genèse d'un Muqattam médiatisé

The genesis of a publicised Muqattam

Géry de Broqueville

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/4586>

DOI : 10.4000/ema.4586

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2019

Pagination : 77-89

ISBN : 9782900956052

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Géry de Broqueville, « Genèse d'un Muqattam médiatisé », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 19 | 2019, mis en ligne le 01 janvier 2021, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/4586> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.4586>

GÉRY DE BROQUEVILLE

GENÈSE D'UN MUQATTAM MÉDIATISÉ

RÉSUMÉ

Incontestablement, les chiffonniers ont défrayé les médias durant des années, surtout en Europe, dans le cadre de récoltes de fonds orchestrées par des associations qui soutenaient les œuvres de Sœur Emmanuelle. Ainsi, la situation des chiffonniers a été mise en avant par les médias écrits, les radios et les télévisions. Les médias égyptiens étaient plus discrets sur les questions de gestion des déchets par une communauté majoritairement copte. Des journalistes et des écrivains ont participé à ce déferlement d'images concernant cette communauté jusqu'au moment du décès de la religieuse, en 2008.

Figure 1 : Souzy Fouad, à droite, Baryth au milieu et l’auteur de l’article à gauche, au sommet du chemin emprunté pour passer du bas vers le haut du bidonville, en janvier 1994

GENÈSE D’UN MUQATTAM MÉDIATISÉ

Alors que je marchais dans le quartier du Muqattam, arpentant des rues plus sales que propres, je rencontrai Baghât qui travaillait avec Lekaa¹ depuis quelques années. Mon amie Souzy Fouad, responsable de cette association, m’accompagnait, parce que je me suis toujours refusé d’aller au Muqattam sans y avoir été invité, de peur de passer pour un voyeur. Avec Baghât, nous remontions la rue pour arriver à la hauteur de la maison de son père. Avec étonnement, j’y ai vu Fawzia Assaad, écrivaine égyptienne, que j’avais rencontrée à Bruxelles et qui préparait son roman « Ahlam et les éboueurs du Caire ». Quels bons moments passés, en sirotant le thé, à parler du Muqattam et de son évolution. Les bâtiments de plusieurs étages avaient remplacé depuis bien longtemps les cabanes en bidon. Les appartements propres avaient relégué la pièce unique où logeaient les humains et les animaux, par le passé. Bien que toujours sales, les rues me paraissaient plus propres que lors de ma première

1 Lekaa, anciennement Asmae Égypte, a arabisé son nom lors de sa reconnaissance par le ministère des Affaires sociales en 2005.

immersion dans ce quartier en janvier 1982. Avec quatorze autres jeunes, nous venions de fonder l'association Asmae, toujours existante actuellement².

Le père de Baghât se souvenait de cette bande de jeunes fous dont je faisais partie qui a construit une école d'alphabétisation dans le haut du Muqattam. C'était la première fois que des étrangers osaient mettre les pieds dans le bidonville. L'accueil avait été sans pareil, inversement proportionnel à sa réputation de repaire de truands et d'assassins. Chaque famille copte voulait nous inviter en tuant le cochon. Le quartier où vivait Baghât semblait plus en sécurité. Il était donc loin le temps du bidonville où l'on se faisait attaquer dans son lit par des rats (réalité vécue) et où les bébés étaient mangés, disait-on à l'époque, tout cru par ces mêmes animaux

Baghât me racontait qu'étant petit, il se souvenait aussi de notre groupe qui avait commencé à travailler avec Abûnâ Sam'ân³. Il se souvenait vaguement que nous avions dégagé le chemin qui descendait du haut vers le bas du bidonville. Dans la foulée, il me cita une affaire qui avait scandalisé les chiffonniers du Muqattam plusieurs années après notre visite. L'un d'eux avait ramassé un Paris-Match et avait découvert des photos de son quartier avec des scènes de la vie quotidienne montrant aussi la misère des enfants. Il était choqué de voir sa vie ainsi étalée dans un journal connu. Bien sûr, ces images avaient été prises par un de ces nombreux journalistes qui était venu à la demande de Sœur Emmanuelle⁴ pour parler de son œuvre.

Quand j'ai rencontré cette dernière pour la première fois au Caire, dans le bidonville du Muqattam, elle n'était pas encore connue en Europe. Elle avait décidé de consacrer sa vie aux chiffonniers du bidonville de 'Izbit al-Nakhl, dans le nord du Caire. Lors d'une première visite en Belgique, enthousiasmés par la religieuse, des jeunes lui avaient proposé de travailler dans son bidonville. Par deux fois, celle-ci refusa la proposition et nous incita à travailler au Muqattam avec l'accord d'Abûnâ Sam'ân. Ce dernier proposa à la jeune association ASMAE Belgique de construire un centre d'alphabétisation dans la partie haute du bidonville. Au milieu du chantier, Sœur Emmanuelle, sans doute prise de remords, décida de s'inviter et s'appropriâ ensuite le projet. Exit Abûnâ Sam'ân par la volonté de la religieuse. Depuis ce moment, Sœur

2 Asmae, créée en octobre 1981, a commencé à travailler en Égypte avec Abûnâ Sam'ân, puis Sœur Emmanuelle. Actuellement, elle continue à soutenir des projets d'éducation et de formation dans différents pays africains (Asmae, 5 place des Carabiniers, 1030 Bruxelles, asmae.org).

3 Abûnâ Sam'ân, prêtre copte orthodoxe est la personne qui avait accueilli le premier groupe de jeunes d'Asmae. Ce groupe logeait dans sa maison faisant face à l'église du bidonville, à l'époque les deux seuls bâtiments en brique du bidonville.

4 Sœur Emmanuelle (1908-2008) née Madeleine Cinquin, belgo-française et égyptienne depuis 1991 a décidé de consacrer sa vie aux chiffonniers depuis 1971.

Figure 2 : Sœur Emmanuelle avec Abûnâ Sam'ân entourés d'Égyptiens et des Belges d'Asmae devant le centre d'alphabétisation en janvier 1982 (photo Asmae)

Emmanuelle s'imposa dans cette partie du Muqattam. L'ancien centre d'alphabétisation devint sa maison quand elle construisit l'école al-Gabal⁵.

Incontestablement, c'est Sœur Emmanuelle qui médiatisa ce bidonville. Les images véhiculées par la religieuse dans ses conférences avec projections de diapositives⁶) ainsi que ses passages à la télévision durant de nombreuses années lui permirent de récolter des millions de dollars. C'était donc dans l'ordre des choses qu'un chiffonnier tombe tôt ou tard, par hasard, sur une revue les décrivant sans nuance. Selon cette revue, tous les chiffonniers étaient de pauvres bougres voire des voleurs ou même des tueurs dont il fallait changer la vie absolument.

Rejeter la « faute » sur une seule personne n'est pas honnête. Le bidonville de Mu'tamadiyya fut également médiatisé, dans une moindre mesure, par sœur Maria Garbis, une Allemande qui y travailla des années durant et qui organisa

5 Pour connaître toute l'histoire des débuts de Sœur Emmanuelle au Muqattam, lire le texte ici : <http://passerelles-web.info/?p=404>.

6 Ces diapositives ont été réalisées par Sylviane Sorel. Elle a travaillé un an aux côtés de Sœur Emmanuelle à 'Izbat al-Nakhl. Elle est la première à avoir réalisé un travail d'écriture sur les réalités vécues par les chiffonniers en 1981.

des tournées de récolte de fonds dans son pays d'origine⁷. Sœur Emmanuelle réussit à entraîner dans son sillage de nombreux journalistes, des caméramans, des photographes pour montrer à l'aide d'images fortes la misère cachée des bidonvilles du Caire. Les images passent mieux qu'un texte ou une parole. Elles n'étaient pas truquées, du moins celles que j'ai vues, émanant des associations qui la soutenaient lors de ses tournées en Europe.

Il m'est arrivé, une seule fois, de découvrir la duplicité d'un photographe⁸ qui trafiqua une photo de manière honteuse. Il avait été séduit par la gaité d'une petite fille qui sortait de l'école avec ses vêtements propres, condition imposée par Sœur Emmanuelle pour suivre les cours. Le photographe l'arrêta pour lui demander de s'asseoir sur des sacs de déchets. La petite fille s'exécuta avec un large sourire. Comme ses cheveux masquaient son visage, le photographe trempant ses doigts dans la boue, lui écarta les cheveux tout en lui barbouillant le visage. La petite fille ne se rendit compte de rien. La photo était prise. J'étais derrière le photographe et mon grognement de désapprobation le fit sursauter. Il était pris sur le fait de tromperie. Je n'ai jamais su si cette photo fut publiée.

Ce petit exemple montre bien qu'il est plus intéressant de montrer la saleté et la misère qu'un visage réjoui d'une gamine sortant de l'école. La photo aurait pu être superbe. Bon nombre de photos similaires furent imprimées et provoquèrent l'ouverture des portefeuilles, ce qui, avouons-le, était le premier but de ces opérations médiatiques.

UNE VISION POSITIVE DU MUQATTAM, LE REVERS DE LA MÉDAILLE?

Et pourtant devant cette avalanche d'images négatives voire choquantes, n'est-il pas plus intéressant de montrer ceux et celles qui travaillent sur le terrain et qui ne présentent le Muqattam qu'avec une vision positive. Sans occulter les conditions difficiles de la vie des chiffonniers, il est possible de les présenter sous l'angle de l'entrepreneuriat. Les *zabbâîn* sont des chiffonniers. C'est un métier. Il en existe partout dans le monde, là où les ordures ne sont pas systématiquement récoltées par des entreprises officielles comme en Europe, où ce métier est en voie de disparition sauf dans le cadre associatif comme par exemple « Emmaüs » de l'Abbé Pierre ou « Les petits riens ».

En Égypte, le métier de chiffonnier est toujours une réalité. Il consiste à récolter les déchets, les trier et en assurer la transformation dans beaucoup de

7 Pour la petite histoire, Sister Maria Garbis a commencé à travailler avec Sœur Emmanuelle dès le début mais les caractères forts des deux religieuses étaient incompatibles pour une bonne collaboration. Elles se sont divisé le Caire en deux : l'Est pour Sœur Emmanuelle et l'Ouest pour Sister Maria.

8 C'était un photographe freelance travaillant notamment pour l'Unicef.

cas pour les revendre comme produit fini. Les chiffonniers de 1982 travaillaient dans les ordures à longueur de journée pour trier les matières en fonction de ce qu'ils pouvaient revendre aux usines. Parfois les usines n'étaient pas au rendez-vous. Certaines matières, comme les boîtes de conserve, s'accumulaient alors sur des tas monstrueux, à des endroits où les habitants n'arrivaient pas à construire une cabane en bidon.

Les chiffonniers de la fin des années 1990 classaient et transformaient les matières en produits finis. Cela permettait à chacun, avec des trésors d'imagination, de recycler le plus possible les matières récoltées au petit matin dans les quartiers du Caire. Les chiffonniers fabriquaient des cuillères, des cintres, des gobelets, des lunettes de soleil, des jouets, des tirelires avec des matières comme le plastique, le fer, l'aluminium, le verre, le bois, le tissu. Ils connaissaient aussi les différences entre les plastiques. Il y avait les bidons d'huile, les pots de yaourt, les semelles de basket, les bouteilles d'eau, le sac des magasins, le plastique de chantier, le plastique dur, mou, rigide, jaune, vert, bleu, noir... Tout était répertorié à leur manière, sans connaissance du nom scientifique de chacun de ces plastiques. Leur expertise était fondée sur l'expérimentation. Ils savaient qu'un plastique ne peut être réutilisé que quatre fois au risque de devenir aussi fragile que du cristal. Avec des semelles de basket, on fabrique... des semelles de basket. Les bouteilles d'eau étaient transformées en lunettes de soleil. Des bidons d'huile de moteur, après nettoyage, étaient concassés pour fabriquer des sacs plastiques à usage non alimentaire. Les moteurs de voitures, les cannettes et même les emballages en aluminium étaient récoltés et fondus en lingot pour l'industrie⁹.

Un chiffonnier du Muqattam a même gagné un appel d'offre international lancé par l'Ambassade de Corée du Sud au Caire. Il a fabriqué par milliers des systèmes de signalisation routière en aluminium incrusté de catadioptrés pour équiper le sol des autoroutes de ce pays. Ce projet lui a permis d'ailleurs de sortir du secteur informel pour installer son entreprise dans le secteur formel¹⁰.

Il y a également eu des échanges entre chiffonniers de différents pays. Ainsi, en 1998, des chiffonniers mexicains sont venus au Muqattam pour découvrir les techniques de recyclage du plastique utilisées par les chiffonniers égyptiens. Ce

9 Toutes les informations techniques ont été transmises par les chiffonniers à un bénévole d'Asmae, Fyraz Mawazini. Base de données : <http://passerelles-web.info/?p=2518>, consulté le 4/01/2017. La transmission des informations a fait l'objet de deux journées de colloque organisée par « Ingénieur sans Frontière Belgique » en 2001 et 2002.

10 Une description détaillée de ce projet se trouve en PDF sur : <http://passerelles-web.info/wp-content/uploads/2015/10/conference1.pdf> (consulté le 4/01/2017).

Figure 3 : Chiffonnier fabriquant des cintres en plastique (photo Asmae)

bel échange a permis de lancer une activité nouvelle dans la ville de Cuernavaca dans l'État de Morelos. Le produit phare était des chevilles en plastique¹¹.

Bien sûr, il ne faut pas oublier le travail remarquable de l'Association pour la protection de l'environnement (APE) qui, depuis 1984, permet aux jeunes filles d'être formées à des tâches comme le recyclage du papier et du tissu, qui leur permet également d'être alphabétisées, de recevoir des cours sur les principes élémentaires d'hygiène et enfin de se procurer un revenu ce qui leur donne un nouveau statut. La production d'objets en papier et tissus recyclés a fait le tour des ambassades étrangères du Caire avant d'avoir pignon sur rue dans les grandes villes d'Égypte.

En 1997, dans le cadre des activités de l'APE, Sœur Anne-Marie Campo¹² avait attiré l'attention des chiffonniers sur les effets nocifs des émanations durant la transformation des matières, ce qui pouvait entraîner de graves maladies. Cette même religieuse avait organisé des expositions en Égypte mais aussi ailleurs dans le monde, démontrant la créativité des chiffonniers. Elle créa un jardin d'enfants improbable au milieu d'une oasis de verdure, situé juste au-dessus de l'ancienne usine à compost. Cette petite école est animée depuis 1989 par Adel Mounir Zikri qui inventa une méthode d'apprentissage basée sur la phonétique, puisque les enfants ont entre trois mois et six ans.

11 Association pour la Protection de l'Environnement, <http://www.ape.org.eg/index.html> (consulté le 28/12/2016).

12 Sœur Anne-Marie Campo est une religieuse jésuite, italienne.

Figure 4 : Chiffonnière papier. Les chiffonnières participent au recyclage papier (photo Asmae)

Actuellement, l'école accueille deux cent cinquante enfants chaque année. Cette religieuse a également à son actif un très beau travail sur la lutte contre le tétanos. Au lieu d'attendre que les parents viennent avec leurs enfants pour les faire vacciner, elle prit son bâton de pèlerin pour partir à la rencontre des matrones et leur expliquer le fonctionnement de la maladie et les former à administrer le vaccin directement dans les maisons. La consommation de porcs n'était pas non plus idéale vu la concentration de plomb et de cadmium notamment, étant donné que ces animaux mangeaient autant les déchets organiques issus de l'agriculture chimique qu'inorganiques.

L'APE gérait également l'usine à compost qui avait été montée par la société EQI¹³ avec des financements venant notamment d'Emmaüs International. Cette usine qui vendait quarante tonnes de compost par jour aux agriculteurs du Sinaï fut démontée en 1999. Depuis lors, les conditions sanitaires et de vie des chiffonniers se sont améliorées. Ce changement a favorisé une meilleure organisation sociale et économique des chiffonniers. Les enfants ont été déchargés des tâches les plus insalubres et ont pu suivre les programmes culturels, sociaux et éducatifs de l'APE. L'espace qui avait accueilli l'usine de compost est actuellement un vaste jardin planté d'arbres, seul endroit vert du quartier, contigu au jardin de l'école d'Adel Zikri mentionné plus haut.

13 Environmental Quality International, cabinet d'ingénieurs égyptiens créé au début des années 1980, dans le but de mettre en œuvre les projets de développement dans la ville du Caire par la Banque Mondiale.

Figure 5 : Anamorphose de l'artiste El Seed au Muqattam (© El Seed)

Abûnâ Sam'ân ne fut pas en reste puisqu'il participa, de manière complètement différente, au développement du Muqattam par la construction de multiples églises et chapelles souterraines. En 1982, Abûnâ Sam'ân me montra une des grottes naturelles se trouvant dans la falaise située à l'arrière du bidonville d'alors. Il n'y avait pas encore de projet de construction d'églises. Il me parla de la diaspora copte vivant notamment aux États-Unis qui était incapable de financer un dispensaire ou une école, les généreux donateurs refusant poliment de lui octroyer des fonds. La diaspora ne voulait donner de l'argent que pour la construction d'églises, croyant peut-être que c'est la meilleure façon de gagner son accès au paradis. Et voilà qu'Abûnâ se mit à construire les églises souterraines du Muqattam qui prirent la forme du monastère « Saint-Simon le tanneur », avec l'arrière-pensée qu'il y aurait forcément des retombées positives pour les chiffonniers, ce qui fut le cas notamment en termes de création d'emplois. Actuellement, les cérémonies grandioses qui s'y déroulent font venir près de 70 000 fidèles par semaine, ce qui représente le plus grand rassemblement chrétien d'Égypte.

La dernière représentation positive du quartier du Muqattam est la monumentale « calligraphie » qui est un mélange de calligraphie arabe et de graff. L'artiste de rue El Seed a donné une dimension internationale au quartier du Muqattam toujours aussi mal considéré par le reste du Caire. Le 15 mars 2016, ce Français d'origine tunisienne de trente-quatre ans révélait dans les réseaux sociaux une œuvre couvrant près de cinquante immeubles et visible dans sa totalité en prenant de la hauteur sur la colline qui lui fait face, celle du Muqattam. Ses phrases tournent autour de la lumière : « Si quelqu'un veut voir la lumière du soleil, il faut qu'il se frotte les yeux ». Le but de cet artiste est de

« mettre la lumière » sur la communauté copte organisée autour de la gestion des déchets de la ville.

L'artiste écrit sur son compte Facebook : « *On leur a donné le nom de "Zabaleen" ("le peuple des poubelles"), mais ce n'est pas ainsi qu'ils s'appellent eux-mêmes. Ils ne vivent pas au milieu des déchets, mais vivent des déchets ; et ce ne sont pas leurs déchets, mais ceux de la ville tout entière. Ce sont eux qui nettoient la ville du Caire* »¹⁴.

Montrer les initiatives positives des habitants du Muqattam, tout en montrant la dure réalité de la vie quotidienne reste un subtil exercice que j'ai expérimenté à mes dépens. Je devais sensibiliser des enfants dans les écoles de Belgique sur les réalités vécues par les habitants du Muqattam. Montrer le côté entrepreneurial, l'imagination et la créativité dont font preuve ces populations résilientes n'est pas chose évidente, surtout qu'il y a souvent dans l'esprit de celui qui parle le désir de récolter des fonds pour soutenir des projets de développement durable. Quelle ne fut pas ma surprise d'entendre les enfants demander l'utilité de ma visite alors que selon eux, les chiffonniers du Caire que je présentais n'était pas les mêmes que ceux de Sœur Emmanuelle ? Ils étaient d'accord de financer des projets venant d'elle car là au moins ils

14 Jardonnet, E. 2016, « Au Caire, le graffeur El Seed rend un hommage monumental au 'peuple des poubelles' », *Le Monde*, paru le 31 mars 2016. URL : http://www.lemonde.fr/arts/article/2016/03/31/au-caire-un-hommage-monumental-au-peuple-des-poubelles_4893479_1655012.html (consulté le 28/12/2016).

Figure 6 : Un groupe de jeunes belges participant à la construction des premières maisons en dur du Muqattam (photo Asmae)

voyaient que les enfants et les adultes vivaient dans la vraie misère. À force de montrer un Muqattam à la pointe du recyclage, ayant les plus grandes connaissances dans les questions de transformation des déchets en produits finis, les portefeuilles se refermaient. Quel paradoxe !

LE ROULEAU COMPRESSEUR MÉDIATIQUE

Savamment orchestrées par les associations de soutien de Sœur Emmanuelle, les tournées de cette dernière en Europe rapportaient gros. C'était nécessaire puisque la religieuse soutenait le développement social de trois bidonvilles : 'Izbit al-Nakhl, Muqattam et Ma'dî-Tûra. À chaque arrivée de la religieuse en Europe, les communiqués de presse inondaient les rédactions des journaux, des radios et télévisions. C'était alors le moment de sortir les photos et les vidéos de la Sœur au milieu de ses chiffonniers. Il faut reconnaître que ce petit bout de femme qui tutoyait les grands de ce monde avait une force de caractère qui déplaçait les montagnes. « Yallah, en avant les jeunes » souleva beaucoup d'enthousiasme de la part des jeunes européens qui s'empressèrent de venir travailler dans le Muqattam mais aussi dans d'autres quartiers du Caire comme 'Izbit al-Nakhl et Ma'dî-Tûra sous l'égide d'associations comme Asmae en Belgique ou l'Association de Sœur Emmanuelle en France.

À force d'utiliser les médias à son profit, Sœur Emmanuelle occulta l'engagement tant des Égyptiens que des Européens. L'image que l'on retiendra de la religieuse est qu'elle avait une brique dans le ventre et qu'elle construisait les projets, seule. Pourtant elle travaillait avec des personnes de tous âges, à l'exception des jeunes qu'elle trouvait trop « têtes brûlées » pour leur faire confiance.

Un de ces jeunes, Romani Badir, qui connut Sœur Emmanuelle dès ses 11 ans, suivit une scolarité et fit des études à l'université grâce à l'opiniâtreté de la religieuse. Sœur Emmanuelle fit venir Romani en Europe pour le présenter comme l'exemple-même qu'un jeune chiffonnier bien accompagné pouvait aller jusqu'au bout de ses études. Il était l'un des premiers à avoir reçu un diplôme universitaire. Il montrait la voie à tous les jeunes chiffonniers pour sortir du Muqattam et se créer une nouvelle vie. Exhiber ainsi Romani paraissait presque surréaliste. Certes, il était heureux de cette situation. L'ayant rencontré à plusieurs reprises dans sa petite entreprise de recyclage de déchets plastique, je découvris qu'il avait un fort sentiment de reconnaissance envers Sœur Emmanuelle, mais il avait quand même un goût amer indéfinissable de cette période de visite en Europe. Actuellement père de quatre enfants, Romani est comblé et a décidé de rester dans le quartier du Muqattam pour continuer à aider les autres¹⁵. Il est même invité de temps en temps en Europe pour

15 Pour connaître un peu plus l'histoire de Romani Badir : <http://www.cathobel.be/2016/12/08/vie-de-chiffonnier> (consulté le 28/12/2016).

parler des chiffonniers dans des conférences organisées par les associations de Sœur Emmanuelle.

Ainsi donc, Sœur Emmanuelle n'arriva pas à s'entourer de personnes capables de perpétuer son action. J'ai travaillé avec elle des années durant. J'ai eu l'occasion de la découvrir aussi au quotidien, en Égypte. Il fallait accepter d'être sous ses ordres comme le dit si bien Romani Badir. Sa force de caractère l'amenait à vouloir tout faire, selon l'expression que l'on n'est jamais mieux servi que par soi-même. Avait-elle peur que l'un ou l'autre put lui faire de l'ombre ? En Europe, contrairement aux textes hagiographiques, elle n'a jamais créé d'association, ni en Belgique ni en France, ni ailleurs. Ce sont des personnes qui sont restées anonymes qui ont fait un travail considérable pour faire connaître son œuvre dans leurs pays respectifs.

De toutes les associations travaillant encore sous le nom de Sœur Emmanuelle, seule Asmae Belgique s'est distanciée complètement du travail de la religieuse depuis les années 1986-1987. La raison fondamentale de cet éloignement était justement l'incapacité de la part de la religieuse d'accepter de présenter les chiffonniers de manière positive et de leur faire confiance pour prendre en main leur avenir. Asmae Belgique a toujours défendu la participation des populations locales à leur propre développement. Suivre Sœur Emmanuelle jusqu'au bout allait à l'encontre de nos apprentissages avec d'autres partenaires africains. Les autres associations, belge, française ou suisse « Les Amis de Sœur Emmanuelle » ont continué à travailler dans l'esprit véhiculé par Sœur Emmanuelle.

Sœur Emmanuelle n'était heureuse que dans la lumière des projecteurs au moment où, parfois de manière très théâtrale, elle pouvait faire un coup d'éclat pour mettre en valeur ses actes. Les médias jouaient le jeu pour faire de l'audience. Avec le temps, elle oubliait que le bidonville d'alors évoluait et devenait petit à petit un quartier. Les diapositives vieillissaient, jaunissaient, mais le discours était toujours celui du début. Et cela marchait auprès du public, auprès de ceux qui veulent voir la misère, là où en réalité des personnes travaillent, recyclent, transforment et revendent leur production. Les chiffonniers du Muqattam ne sont plus des *zabbâlin* mais bien des recycleurs. Il est probable qu'une famille nouvellement arrivée dans le Muqattam est appelée *zabbâlin* par la communauté. Ceux qui trient et fabriquent des objets nouveaux se sont forgés probablement une sorte de « corporation » qui les placent au-dessus du simple *zabbâl*. Dans cette même communauté, il est donc possible de découvrir des classes sociales légèrement différentes au fur et à mesure du développement de la créativité de chacun avec l'utilisation des déchets, matière première malléable à souhait.

Ensuite, la religieuse disparut des écrans. Les chiffonniers retombèrent dans l'anonymat. Ils défrayèrent encore la chronique quand le gouvernement prit en 2002 la décision de confier la récupération des poubelles à des entreprises étrangères qui n'arrivaient à ingurgiter qu'environ 6 % de la masse des déchets du Caire.

En novembre 2015, le journal égyptien hebdomadaire francophone *Al-Ahram Hebdo* décrit les mêmes peurs que celles racontées par la rumeur cairote lors de ma première immersion au Muqattam en 1982. Ainsi, les chiffonniers sont des voleurs ou des tueurs aux yeux des riches habitants du quartier de Qattamiya qui subissent tous les jours les odeurs pestilentielles de la décharge du même nom, créée il y a vingt ans pour que les entreprises étrangères puissent enfouir les déchets récoltés¹⁶.

La médiatisation du rôle des chiffonniers n'est-elle pas souhaitable pour la population concernée qui l'associe aux métiers indispensables en vue de garder une capitale propre et salubre? N'est-il pas temps pour les journalistes égyptiens d'arrêter de marginaliser cette catégorie de travailleurs indispensables pour la bonne marche de la société égyptienne? Et en même temps, que fait-on d'un article comme celui du même *Al-Ahram Hebdo* qui vante les mérites d'un ensemble d'immeubles de luxe destinés notamment à des chiffonniers du Muqattam¹⁷? Se dirige-t-on vers la disparition des chiffonniers par leur dilution dans la société égyptienne ou n'est-ce que de la poudre aux yeux pour montrer que l'État se mobilise pour cette communauté dont le métier reste fondamental pour préserver l'hygiène du Caire?

La médiatisation a probablement été nécessaire pour mettre en lumière un métier très décrié mais ô combien nécessaire. Les chiffonniers de 1982 étaient des parias nécessaires, ceux de 2018 deviennent des citoyens à part entière dans un véritable quartier, certes encore avec des problèmes de salubrité, grâce à l'intervention de personnes ou d'organisations. Les chiffonniers sont devenus des acteurs de changement dans toutes les questions relatives au recyclage des déchets.

16 El-Mekkawi H., 2015, « Une décharge et deux mondes », *Al-Ahram Hebdo*, paru le 4 novembre 2015. URL : <http://hebdo.ahram.org.eg/NewsContent/1099/34/107/13230/Une-d%C3%A9charge-et-deux-mondes.aspx> (consulté le 28/12/2016).

17 El-Mekkawi H., 2016, « Habitat : du luxe après les bidonvilles », *Al-Ahram Hebdo*, paru le 29 septembre 2016. URL : <http://hebdo.ahram.org.eg/NewsContent/1144/7/133/18272/Habitat--Du-luxe-Apr%C3%A8s-les-bidonvilles.aspx> (consulté le 29/12/2016).